

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

L'Aigle-Bleu ne voulait probablement pas entendre la fameuse histoire de Tomaho ; il y coupa court.

— Mon frère, dit-il, craind que je lui tende une embûche ?

— Cependant il a vu le prodige.

— Mais cela ne suffit pas,

L'Aigle-Bleu recula de quelques pas et dit avec une grande solennité dans le geste et dans la voix :

— Par les os de mes pères, par la mort et la vie, par le Vacondah, par ma hache et ma lance, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je jure que je ne tends aucun piège au sachem Tomaho !

— Que rien dans ce que je lui demande ne peut nuire aux intérêts du comte de Lincourt auquel il est associé à cette heure !

— Que ma langue soit paralysée, si je mens.

— Il ne s'agit que de protéger Rosée-du-matin.

— Je te crois, frère, je te crois dit vivement Tomaho.

— Mais, Aigle-Bleu, pourquoi donc as-tu été mon ennemi ?

Le chef secoua la tête.

— Ami, dit-il, songe que depuis une heure tu es changé.

— C'est vrai.

— Autrefois, j'étais tout autre.

— Puis j'ignorais les desseins du Sauveur sur toi.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il compte faire de moi.

— Tu étais cacique, tu es toujours sachem mais tu seras empereur.

— Moi ? ...

— Oui ...

— Cependant mes frères se sont révoltés contre mon autorité.

— Oui, mais cette fois tu n'auras qu'à ordonner pour être obéi.

— Tu possèderas le signe.

Et le sachem ouvrant son manteau, fit étinceler aux yeux du géant le fameux croissant de diamant qui représentait pour les sauvages l'arc de délivrance.

Tomaho se mit respectueusement à genoux.

Le croissant était pour les Indiens ce que l'arche fut pour les juifs.

L'Aigle-Bleu tendit la main au géant et le releva.

Tomaho avait l'air confus.

— Si j'avais su, murmurait-il, que tu portais le signe, je t'aurais parlé moins familièrement.

— Mon frère, dit le sachem, l'homme n'est rien.

— Le signe est tout.

— Tu le verras un jour, quand l'heure de l'établir sur le trône sera venue.

Tomaho exultait d'espoir.

Mais l'Aigle-Bleu ayant sans doute obtenu tout l'effet qu'il voulait produire et ne tenant peut-être pas à répondre aux mille questions dont le géant semblait vouloir l'accabler, l'Aigle-Bleu, disons-nous, brusqua les choses.

— Frère, dit-il, l'heure de nous quitter est venue.

En ce moment, le comte de Lincourt et le colonel d'Éragny ont reçu un message le annonçant que la ville d'Austin n'est pas si

— Va trouver le colonel.

— Dis-lui que tu as entendu parler dans le comte de l'avis qu'ils ont reçu et que tu t'offres pour veiller sur mademoiselle d'Éragny.

— Ils savent que tu vauds mieux que cent hommes.

— Ils accepteront.

— Bon ! fit Tomaho.

— Je n'offenserai pas mon frère en lui rappelant que je suis un excellent homme et que me tromper serait une chose indigne d'un guerrier qui porte le signe du Sauveur.

— Va et sois en paix.

— Aigle-Bleu, ma vie est à toi et à notre Messie, sauf mes engagements, l'honneur et la loyauté, en réservant aussi mes amis les trappeurs.

— Cacique, sois sûr que ta conscience ne te reprochera jamais rien.

— Ton cœur est trop pur pour qu'on te demande une infamie.

— Tu es et tu resteras aussi honnête qu'un de ces braves ours gris qui vont droit au but sans détour.

— Veille sur Rosée-du-Matin.

— Le Vacondah te protège.

— Que l'Aigle-Bleu compte sur moi ! dit Tomaho.

Et les deux hommes se séparèrent.

Mais Tomaho s'étant retourné, s'aperçut qu'il laissait, lui, Tomaho, ainsi que l'Aigle-Bleu, une sorte de traînée lumineuse derrière lui.

Dès lors il ne douta plus de ses hautes destinées.

Il allait, joyeux, léger, murmurant de temps en temps :

— Quand je serai empereur... l'infâme Orélie... on verra...

Mais tout à coup il se frappa le front et s'écria :

— Tête d'oiseau !

— Je n'ai même pas songé à demander à l'Aigle-Bleu de prier le Messie de me rendre un service.

— Mais patience !

Il songeait, le géant que le Sauveur Indien pourrait lui donner, en même temps que l'empire, une impératrice à sa taille.

Tom ho, en arrivant au camp, se rendit sur le champ à la tente du colonel, qu'il trouva en conférence avec le comte de Lincourt.

Le colonel avait reçu d'Austin le message suivant de son correspondant chargé par lui et le comte de veiller à leurs intérêts dans la ville après leur départ :

— Gentleman,

— J'ai l'honneur de vous avertir qu'il y a guerre civile à Austin depuis que le gouverneur don Lopez y Matapan a disparu si singulièrement.

— Le couvent où se trouve mademoiselle d'Éragny sera très-probablement respecté ; comme tous les autres établissements religieux.

— Néanmoins j'imagine que si vous m'envoyez un homme solide, le cacique Tomaho, par exemple, en certain cas sa présence pourrait être utile, ne serait-ce que pour se mettre à la tête de l'espèce de garnison de braves que le couvent, comme de coutume, entretient à son service.

— Veuillez agréer, etc, etc.

— Jacques DAVIS.

— E.-S. Ne vous alarmez point inutilement.

— Je vous demande un homme fort, brave, vigoureux, qui paie d'exemple et qui entraîne les autres.

— Le cacique me suffirait pour jouer ce rôle dans le cas, très-peu probable, où cela deviendrait nécessaire.

Lorsque Tomaho parut, le colonel et le comte, après avoir mûrement pesé la lettre, allaient faire appeler le Cacique, quand il se présenta.

— Ah ? Cacique, vous arrivez fort à propos ! dit le colonel.

— Et il lui lut le message.

Tomaho sourit et se déclara prêt à partir sur-le-champ.

— Nous vous recommandons, lui dit le comte, de suivre en tous points les avis de Jacques Davis.

Tomaho pensa que ce Jacques Davis, qui avait écrit cette lettre, devait être inspiré par le sachem apache, l'Aigle-Bleu ; qu'en conséquence Sable-Avide et ce Davis s'entendraient.

— Done, lui, Tomaho, n'aurait à s'inquiéter de rien, à décider de rien.

L'heure venue, il frapperait si cela était nécessaire.

Or taper sur les ennemis de mademoiselle d'Éragny, et n'avoir pas à réfléchir, cela semblait très-agréable à Tomaho.

Il partit donc le lendemain matin pour Austin, le cœur léger.

CHAPITRE XXXIII

Les couvents du Mexique sont d'étranges couvents. Vu les dangers constants qui naissent des agitations politiques ou autres, les couvents ont tous des issues souterraines pour faciliter l'évasion des bonnes sœurs en cas de péril.

Or la Couleuvre, qui savait toutes ces choses, avait basé ses projets sur la connaissance de certains détails.

Il connaissait un certain Mendès-Nuez, grand diable de jenne homme à poils noirs, à cheveux érepus, un peu maigre, comme tous les chats de gouttières, mauvais garnement s'il en fut jamais, tempérament de spadassin, viveur à outrance, bon enfant au fond, sans aucune moralité, capable de tout, incapable de rien, susceptible d'un bon mouvement, mais plus encore d'un mauvais, au demeurant le meilleur garçon du monde en face d'un camarade offrant à boire dans une taverne.

Et c'est ce que faisait la Couleuvre le lendemain même du jour où il prit l'engagement de livrer mademoiselle d'Éragny.

Il prit une bourse à travers les mailles de laquelle brillait de l'or, la mit dans la main de Nuez.

Mendès fit danser les pièces, qui rendirent leurs tintements clairs, puis il voulut rendre la bourse en soupirant à la Couleuvre qui refusa.

— Gardez donc ! dit-il.

— C'est un prêt.

Mendès-Nuez empocha prestement la bourse et, tendant la main à la Couleuvre, lui dit en souriant :

— Vous avez donc besoin d'un second pour quelque bonne affaire ?

La Couleuvre se contenta de sourire et de dire :

— Allons donc dîner, señor Nuez !

Et bras dessous, bras dessus, ils s'en étaient allés à la taverne.

La Couleuvre avait le respect de tous, étant une puissance.

— Mon cher, dit la Couleuvre à Nuez, vous n'avez donc pas fait votre palote hier, pendant l'affaire des pirates ?

— Au contraire. J'avais la ceinture garnie hier soir ; mais j'ai joué et j'ai tout perdu.

— Tant mieux ! dit la Couleuvre.

— Comment, tant mieux !

— Oh oui !

— Cela ne me donne-t-il pas l'occasion de vous obliger ?